

établissements publics, et qui reste quand même un merveilleux instrument d'expression écrite pour tant d'œuvres et de chefs-d'œuvre.

Ce rôle d'intermédiaire entre deux générations renforce encore leurs capacités créatrices. Le siècle dernier a vu naître entre autres en Pologne (en 1846) une femme qui, par certaines de ses qualités, touche au génie, Mme Marya Konopnicka, dont la nation entière vient de fêter le jubilé littéraire, doit être mise plus qu'au premier rang, hors du rang, comme chef du bataillon sacré de ses poètes contemporains.

L'époque où elle a commencé à chanter, vers 1877, semblait demander un véritable poète. La prostration fort naturelle qui suivit le désastre de la dernière insurrection polonaise (1863), avait suggéré à quelques publicistes, séduits par une science, que d'ailleurs ils ne connaissaient guère, une philosophie bourgeoise qui pourrait se résumer en ce vœu: "Enrichissons-nous, c'est le seul salut!" Ce n'était point là l'opinion du pays entier, ni même de ses meilleurs esprits. Mais ce système de sauvetage utilitariste fit un tel bruit, souleva un tel scandale, que quelques-uns y virent l'expression même de la conscience nationale. Heureusement cette conscience n'a été ni endormie, ni étouffée; elle se recueillait pour s'affermir.

Evitant cet errement matérialiste, Mme Konopnicka est allée "la nuit, par un chemin marqué de larmes humaines", elle est allée "directement à cette pauvre chaumière qui, par sa misère, se détache d'une manière tranchante des mots d'ordre criards, des divisions et des querelles". Elle a vu, là, chez le paysan polonais, tant de larmes, de peines et de tristesses, que, dès lors, son cœur ne connaîtra plus la tranquillité, il reviendra toujours et de partout à cette pauvre chaumière et le chant qui sortira de son luth passera par toute la gamme infinie des plaintes, depuis les vagissements souffrants jusqu'aux sanglots